

En vahit le Congo de son humanisme



1999 Le 22 septembre de cette date, soit il y a 19 ans, Stanislas Kanda s'envolait du Congo vers la Belgique.

« J'ai choisi d'être utile à mon peuple, de ne pas aller mourir avec lui mais de créer un réseau qui puisse le soutenir ».

Le prêtre et futur doyen de Verviers, Stanislas Kanda, est un véritable diamant du Congo. Un homme précieux et incassable. Il brille par son dévouement total à son peuple à travers son association.

● **En République démocratique du Congo, Sarah RENTMEISTER**

Un « bilulu ». Traduction : « un cafard » à écrabouiller ou à chasser. Comme 800 000 autres Kasaiens du Katanga, dans les années 90, Stanislas Kanda était considéré comme tel, « une sale bête » à placer au rang d'espèce disparue. « J'ai vécu la déchirure fraternelle chez moi ». Chez lui, c'est – c'était – au Zaïre du tout-puissant Mobutu, pays qu'il a quitté sans jamais l'oublier ni l'abandonner. Les deux pieds bien ancrés cet été sur sa terre d'origine pour mener à bien une nouvelle mission humanitaire, la tête dans les nuages de ses plus beaux rêves pour « aider son peuple », Monsieur l'abbé comme on l'accoste avec gratitude au QG, nous livre les secrets de son parcours atypique forçant l'admiration par son infaillible engagement.

La course à la vie en brousse

Ses premiers pas, le Verviétois d'adoption les a faits à Kolwezi, à 300 km de Lubumbashi dans l'un des plus riches bassins miniers du Katanga, là où ses aïeux kasaiens d'origine avaient été déportés au XIX^e siècle par les colons belges

pour trimer. Le petit Stanislas portait en lui la vocation de devenir un homme d'église, vocation qui devient réalité. « J'ai été ordonné prêtre au Diocèse de Kolwezi en 1991 », soit une année avant que sa vie et celle de ses « frères » dérapent. « La vague d'expulsion des populations kasaiennes sous l'impulsion du gouverneur de la province a commencé », confie-t-il, pièce par pièce assemblées au fil du séjour pour former le puzzle d'une période « cauchemardesque » dont l'évocation suscite une vive émotion. « Le message, c'était : renvoyez les Kasaiens chez eux. Ils sont responsables de votre misère, ils ont pris vos maisons, votre travail. » Des mots scandés « aux haut-parleurs des villes » et transformés en actes barbares. « La milice locale couverte par les forces de l'ordre, la JUFERI, pillait et incendiait les maisons, assassinait les résistants à la machette. » Le prêtre se souvient précisément de cette journée du 19 septembre 1992, « où j'ai été attaqué au séminaire (NDLR : enseignement destiné à former des prêtres). J'y étais prof d'anglais. La milice est entrée dans le village. J'ai sauté par la fenêtre et j'ai couru en brousse pour rejoindre la ville d'à côté ». C'était la fuite ou une mort inéluctable.

L'indescriptible horreur décrite

Les refoulés se sont entassés des mois entiers dans les gares « dans l'attente d'un train de marchandises pour quitter la ville. J'ai perdu un membre de ma famille, il s'est accroché à un wagon, il est tombé », livre-t-il. « L'exode avait débuté » vers le Kasai, vers, entre autres, la ville de Mbuji-May, « à 1700 kilomètres. Beaucoup sont partis à pied et n'ont jamais survécu ». Le cœur du bébé de Monique, la sœur de Stanislas, s'est arrêté de battre sur le trajet. Elle a dû l'emballer dans sa chemise, l'enterrer le long de la voie de chemin de fer et continuer sa route. « On était traité comme des bêtes, me révèle-t-elle, en visite au village pour embrasser son frère. On était empillé les uns sur les autres. La milice attaquaient les trains. Il n'y avait pas d'eau, les gens tombaient malades, on faisait nos besoins sur nous ».

À l'époque, il a été proposé à Stanislas « une nomination dans une zone paisible. Moralement, ce n'était pas possible. J'ai démissionné du Diocèse et je suis allé vivre dans le camp de Cibombo », cette plaine « destinée à être une annexe du cimetière, c'est symbolique ». Une plaine sans eau, sans infrastructure, sans électricité, un no man's land où ont été relégués les refoulés, à 12 km de Mbuji-Mayi. « MSF a débarqué, a installé des tentes de fortune puis a dû quitter les lieux. » « Vous voyez les camps juifs en Allemagne ? », interpelle un bénévole MSF de l'époque, « il y a eu ça au Congo mais personne n'en parlait. » Face à cette

misère, « il fallait réagir ». Est alors née l'Initiative des Paniers de la Ménagère de Cibombo (I.P.A.M.E.C). À coup d'études, le prêtre est devenu maître dans l'art de l'élevage et de l'agriculture dans un seul et unique but, celui d'enseigner aux refoulés à se prendre en charge. « Nos réunions se déroulaient sous un arbre », sans savoir que ces quelques actes de survie deviendraient d'importants projets de développement inspirant une province entière.

Belgique terre d'accueil

L'abbé avait 32 ans lorsqu'une personne a changé le cours de sa vie et de celle des refoulés. « Le père belge Omer Verbeek voulait mettre 100 000 francs belges (2 500 euros) à disposition de la population. » Un homme a alors été déraciné en 1999 pour permettre aux autres de trouver racine sur cette terre inconnue qu'était Cibombo : Stanislas. Après quelques années de galère – « j'étais orphelin de papiers prouvant que j'étais prêtre, j'avais tout laissé lors de ma fuite » –, Stanislas est devenu vicaire dominical à Tihange en poursuivant l'agronomie avant d'être nommé prêtre de l'unité pastorale Sacré-Coeur Dison Andrimont puis de celle de Notre-Dame du Magnificat Verviers-Sud et bientôt doyen de Verviers, tout en répandant la bonne parole autour de lui, réunissant amis et donateurs belges autour d'une même cause, celle de poursuivre ce juste combat au sud. ■

Autosuffisance et responsabilisation

La philosophie de l'association de Stanislas Kanda est toute simple et efficace : « La population de Cibombo doit prendre sa destinée en main. » L'ONG apprend à ces citoyens refoulés à la campagne à devenir « des agents de développement, à maîtriser leur propre environnement », commente le prêtre. Et ce à travers des formations qui vont du développement de ressources agricoles, à la gestion du petit élevage (basses-cours, lapins, canardières), la couture, la boulangerie, ou encore la menuiserie. Chacun apprend un métier qui lui permet de se nourrir – « et de remplir le panier de la ménagère », commente-t-il en fai-

sait référence au nom donné à l'ONG, Initiatives Paniers des Ménagères de Cibombo (I.P.A.M.E.C) – et/ou de vendre sa ou ses productions. Revenu qui peut par exemple permettre de scolariser leurs enfants. « On offre aux personnes un outil pour la vie qui vont leur permettre de se prendre en charge eux-mêmes. Se responsabiliser, c'est aussi retrouver sa dignité. » Un projet en perpétuelle évolution et qui nécessite encore beaucoup de moyens financiers pour améliorer la santé, l'hygiène, la formation scolaire et la poursuite des formations diverses afin de toucher l'ensemble de la population de Cibombo. ■ **S.R.**

Climat politique du refoulement

Début des années 90, les dictatures africaines sont secouées par un vent de liberté provoqué par la chute du mur de Berlin. L'aventure de la démocratie est aux portes de l'Afrique. Au Zaïre (actuelle République Démocratique du Congo), le président de l'époque, Mobutu, se sent sur la sellette. Son opposant ? Étienne Tshisekedi, originaire de la province du Kasai qui a été élu Premier ministre à la Conférence Nationale Souveraine du Congo (Zaïre). Pour le déstabiliser, Mobutu décide alors de toucher à sa base électorale. « Il fallait déstabiliser le social pour justifier la dictature », commente Stanislas Kanda.



Stanislas Kanda était très attendu cet été.